

LA  
**SEMAINE RELIGIEUSE**  
 DE MONTREAL

**SOMMAIRE**

I Au prône. Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales. — II Prières des Quarante-Heures. — III Avis. — IV A Son Eminence le cardinal Bégin. — V Adresses et discours à l'occasion de la visite cardinalice : Allocution de Sa Grandeur Mgr Bruchési. Réponse de Son Eminence le cardinal Bégin. Discours-adresse de Son Honneur le Maire Médéric Martin. Réponse de Son Eminence le cardinal Bégin. Sermon de M. le curé Labelle. — VI Lettre de Mgr l'archevêque, au sujet des moyens à prendre pour soulager les misères à Montréal.

**AU PRONE**

Le dimanche, 20 décembre

On annonce :

Les fêtes de Noël (1), de saint Etienne et de saint Jean.

En certains diocèses : le **Te Deum** après la messe du dimanche suivant, ou dans la soirée (2).

**OFFICES DE L'EGLISE**

Le dimanche, 20 décembre

Messe du IVe dim. de l'Avent, **semi-double** (privilegié contre les offices de 2e cl.) 2e or. **Deus, qui, 3e Ecclesiae**; préf. de la Trinit.— I vêpres de saint Thomas (2e cl.), mém. du dim. (**O clavis**).

Le vendredi, 25 décembre

Fête de NOËL, **double de 1ère cl. avec Oct.**; à la messe chantée (la nuit et le jour), tous s'agenouillent pendant le v. **Et incarnatus... factus est**; préface de Noël; à la 2e messe, mém. de sainte Anastasie; préf. de Noël; à la 3e messe, préface de Noël; à la fin de la 3e messe évang. de l'Epiphanie. — II vêpres de Noël.

(1) D'après un décret du 1er août 1907, on peut faire célébrer 3 messes la nuit, dans toute chapelle principale de communauté où l'on conserve habituellement le saint Sacrement. Les personnes qui demeurent dans la maison (ainsi que quelques-unes du dehors que la communauté admet par privilège) y satisfont au précepte de la messe et peuvent communier à n'importe laquelle de ces messes, mais on ne doit pas tenir les portes ouvertes pour y attirer les fidèles d'une manière générale. Ce privilège est local non propre à chaque prêtre.

(2) Depuis le 1er février 1907, il est décidé que l'on doit chanter l'oraison d'action de grâce (devant le saint Sacrement exposé) immédiatement après le **Te Deum**, et non plus la réunir à celle du saint Sacrement qui doit toujours (en-dehors des processions des quarante-heures) être récitée seule.

## TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche, 27 décembre

Diocèse de Montréal. — Du 26 décembre, saint Etienne; du 27, saint Jean; du 30, sainte Anastasie (Lachute).

Diocèse d'Ottawa. — Du 21 décembre, saint Thomas (Lefavre); du 26, saint Etienne (Old Chelsea); du 27, saint Jean (Dawson et Thurso).

Diocèse de Saint-Hyacinthe. — Du 23 décembre, sainte Victoire.

Diocèse des Trois-Rivières. — Du 21 décembre, saint Thomas (Caxton); du 26, saint Etienne (des Grés); du 27, saint Jean (des Piles).

Diocèse de Sherbrooke. — Du 26 décembre, saint Etienne (Bolton).

Diocèse de Nicolet. — Du 21 décembre, saint Thomas (Pierreville); du 23, sainte Victoire; du 27, saint Jean (West Wickam).

Diocèse de Pembroke. — Du 31 décembre, sainte Mélanie (Portage-du-Fort) et de saint Sylvestre (Round Lake).

Diocèse de Joliette. — Du 21 décembre, saint Thomas; du 31, sainte Mélanie.

Le vendredi, 1 janvier

Diocèse de Montréal. — Saint-Sauveur.

J. S.

## PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Lundi,	21 décembre.	— Sainte-Hélène.
Mercredi,	23	— Juvénat des Clercs de Saint- [Viateur.
Vendredi,	25	— Noviciat des Frères de la Charité
Dimanche,	27	— Noviciat des Frères des Ecoles [Chrésiennes.

## AVIS

La retraite du mois des membres du clergé de Montréal pour décembre a été remise, comme l'on sait, à cette semaine. Les exercices auront lieu jeudi—17 décembre—dans la chapelle du Sacré-Coeur, à Notre-Dame, à 2 heures.

## A SON EMINENCE LE CARDINAL BEGIN

---

**N**OUS sommes au soir de la fête de saint Ambroise, aux premières vêpres de l'Immaculée-Conception de Marie. Montréal, qui s'est appelée d'abord Ville-Marie, et dont l'université catholique est placée sous le patronage de la Vierge Immaculée, a double raison d'être toute à la joie et de chanter le *Te Deum* — l'hymne d'Ambroise et d'Augustin — à cette date du 8 décembre, dont nous saluons pour demain l'aurore. Mais, en cette année de grâce 1914, la première du règne pontifical de Sa Sainteté Benoit XV, malgré les horreurs de l'épouvantable guerre qui afflige le monde, Montréal a encore une raison toute spéciale de se réjouir devant Dieu. A l'heure où nous écrivons ces lignes, le très vénéré et si digne archevêque de Québec, seizième successeur du Vénérable Mgr de Laval, chancelier de notre Université Laval, doyen d'âge et chef d'honneur de l'Eglise du Canada, Mgr Louis-Nazaire Dégis, cardinal de la Sainte Eglise, est notre hôte pour quelques jours. Que Son Eminence soit à Montréal la bienvenue! Que sa bénédiction nous soit un gage de paix! Que nos acclamations et nos vœux saluent, comme il convient, en ce fils de notre patrie, élevé le 25 mai dernier par le regretté Pie X au rang des illustres princes de la Sainte Eglise, l'une de nos gloires nationales les plus pures et les plus douces — *in spiritu lenitatis!*

Bienvenue, mille fois bienvenue à Son Eminence !

\* \* \*

Le 27 juillet 1886, notre ville accueillait et fêtait, dans la personne du cardinal Taschereau, la venue au pied de son Mont-Royal, du premier cardinal canadien. “ Votre dignité

cardinalice — lui disait M. le vicaire-général Maréchal, dans le discours-adresse qu'il prononçait au nom du clergé — est pour nous, de la part du Souverain-Pontife, comme le don d'un amour paternel, le riche présent du père commun des catholiques à des fils dévoués, un beau témoignage rendu à la foi inaltérable du Canada, à son obéissance au Saint-Siège, à son constant dévouement à la Sainte Eglise Romaine. Nous sommes heureux de penser que le Canada, si modeste à son origine, si éprouvé dès son existence, commence à manifester sa féconde vitalité dans l'Eglise, qu'il a maintenant son rang marqué parmi les nations catholiques, et que surtout il occupe une place d'honneur dans l'estime et dans les affections du Vicaire de Jésus-Christ. C'est tout le passé de notre histoire que glorifie ainsi la plus haute autorité de l'univers ! C'est tout un avenir plein d'espérance que cette autorité nous montre inséparablement lié aux destinées immortelles de la chaire de vérité. ”

Ce que l'Eglise de Montréal disait il y a vingt-huit ans au premier cardinal canadien, nous le pouvons répéter en toute vérité à son éminent et très digne successeur sur le siège de Québec et dans le sénat de l'Eglise. La gloire de la pourpre romaine tombant sur les épaules de Mgr Bégin, comme jadis sur celles de Mgr Taschereau, c'est toute la race canadienne qui est honorée.

• • •

Son Eminence le cardinal Bégin est le seizième successeur de Mgr de Laval et le successeur immédiat du regretté cardinal Taschereau. Il est né à Lévis le 10 janvier 1840. Il a été ordonné prêtre à Rome, en 1865, le 10 juin. En 1888, le 28 octobre, il était sacré évêque de Chicoutimi. Trois ans plus tard, le 22 décembre 1891, il était élu archevêque de Cyrène

et co  
l'adr  
arche

Mi  
auror  
qui s  
lités

Sa vi  
fonde  
cité c

tréala  
venue  
nôtre,  
Les f

date  
Mgr  
Dame  
venue

y insi  
lui of  
sainte  
guail,



à Mor



et coadjuteur du cardinal Taschereau. En 1894, il prenait l'administration du diocèse et, le 12 avril 1898, il devenait archevêque de Québec.

Mieux que nous ne saurions le faire, les textes que nous aurons la joie de publier, dans cette livraison et dans celle qui suivra, disent la haute valeur et les remarquables qualités d'esprit et de coeur de l'éminent prince de l'Eglise. Sa visite à Montréal nous cause à tous une joie profonde en même temps qu'elle est un grand honneur pour la cité de Maisonneuve. Tous nos confrères de la presse montréalaise quotidienne ont dit à Son Eminence le mot de bienvenue qui s'imposait. Qu'Elle nous permette d'y joindre le nôtre, le plus modeste peut-être, mais non le moins sincère. Les fêtes universitaires du 8 décembre 1914 resteront une date joyeuse et toute d'honneur dans la vie de notre ville. Mgr l'archevêque, M. le maire, M. le curé Labelle, de Notre-Dame, ont trop heureusement souligné l'importance de la venue de Son Eminence au milieu de nous pour que nous y insistions. Mais notre vénéré cardinal nous permettra, en lui offrant nos hommages, de baiser avec ferveur la pourpre sainte et de nous incliner avec amour autant qu'avec orgueil, sous sa main bénissante.


*La Semaine religieuse.*

---

## ADRESSES ET DISCOURS

### A L'OCCASION DE LA VISITE CARDINALICE

---

OUS ne pouvons songer, vu le cadre restreint dont nous disposons, à donner un compte rendu détaillé de tout ce qui s'est fait et dit pour célébrer la venue à Montréal de Son Eminence le cardinal-archevêque de Qué-

bec. Nous allons donc nous borner, pour aujourd'hui, à reproduire l'allocution qu'a prononcée Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal à l'adresse du cardinal, au cours de la messe pontificale du mardi 8 décembre, et la réponse de Son Eminence, puis le texte de l'adresse-discours de Son Honneur le maire Martin, le soir du 8 décembre, à l'Hôtel-de-Ville, et également la réponse de Son Eminence. Nous donnerons enfin le beau discours de M. le curé Labelle, de Notre-Dame, qui avait été chargé de faire le sermon de circonstance, à la messe de l'Immaculée-Conception, fête patronale de l'Université Laval, qui fut célébrée par Son Eminence.

Disons pourtant, avant de donner ces textes officiels, que la cathédrale de Montréal, qui a vu cependant tant de belles cérémonies dans le passé, en a rarement vu de plus imposante que celle de ce mardi, 8 décembre 1914. Tous ces étudiants, tous ces professeurs en toges, tous ces prélats et ces dignitaires, entourant le vénéré cardinal, dont la figure est toujours si douce et si calme, tout cela c'était vraiment grandiose. Et de voir le curé de Notre-Dame, continuateur de cette noble lignée de Sulpiciens, depuis trois cents ans seigneurs et curés de Montréal, parlant devant l'éminent archevêque de Québec ; d'entendre le successeur des Bourget et des Fabre saluer en termes si heureux ce prince de l'Eglise qui occupe l'antique siège de Mgr de Laval, de Mgr Plessis et du cardinal Taschereau, c'était vraiment significatif et éloquent comme une belle page d'histoire opportunément évoquée. Mgr l'archevêque de Montréal a lieu d'être fier du succès qui a couronné l'organisation de ces fêtes splendides, dont notre ville gardera sûrement la mémoire, comme de l'un des jours les plus glorieux de son histoire.

• • •

Av  
Sain  
vêqu  
versi  
cardi

Mons

Sain  
cardi  
pour  
Votr  
même

AI  
A So

Emin  
Il  
bonhe  
faire,  
de tou  
votre  
voyag

Avant toute autre, il convient de publier ici la parole que le Saint-Père Benoit XV a bien voulu adresser à Mgr l'archevêque de Montréal à l'occasion de la fête patronale de l'Université Laval et de la visite à Montréal de Son Eminence le cardinal Bégin.

Rome, 7 décembre 1914.

*Monseigneur Bruchési,  
Archevêque de Montréal, Canada.*

*A la veille de la fête patronale de l'Université Laval, le Saint-Père, sachant qu'elle sera honorée par la présidence du cardinal-archevêque de Québec, forme les meilleurs souhaits pour professeurs et élèves, et bénit de coeur Son Eminence, Votre Grandeur et tous ceux qui vous entourent en un jour si mémorable.*

(Signé) Cardinal GASPARRI.

\* \* \*

#### ALLOCUTION DE SA GRANDEUR MGR BRUCHESI,

A Son Eminence le cardinal Bégin, à la messe du 8 décembre 1914,  
dans la cathédrale de Montréal.

Eminentissime Seigneur,

Il me tardait de pouvoir vous dire ici publiquement le bonheur que m'a causé votre élévation au cardinalat et me faire, en même temps, l'interprète des hommages et des voeux de tous mes diocésains. Il y a déjà longtemps, Eminence, que votre visite m'avait été gracieusement promise. Seul, votre long voyage à Rome l'a fait remettre jusqu'à ce jour. Mais, quel

jour que celui-ci, puisque Ville-Marie fête sa céleste reine, et l'Université Laval son aimable patronne ? Sur cette double fête, Eminence, vous venez répandre une inoubliable splendeur.

L'université est, en ce moment, devant vous. Ses administrateurs, ses gouverneurs, ses professeurs et ses nombreux élèves ne forment qu'un coeur et qu'une voix, pour vous acclamer comme leur illustre chef, et vous offrir, comme à un père, l'expression de leur vénération profonde et de leur plus filial dévouement.

C'est la troisième fois, Eminence, que vous faites, à notre cathédrale, l'honneur très grand d'une messe pontificale. La première fois, le 8 août 1897, vous me confériez, par l'imposition de vos mains, l'épiscopat qui, je l'ai su depuis, était en grande partie le résultat de votre trop bienveillante amitié, et dès lors les liens formés par la Providence elle-même entre votre âme et la mienne devenaient plus forts et plus sacrés. La seconde fois, le 8 septembre 1910, vous présidiez une des scènes les plus imposantes de notre congrès eucharistique international; cinq mille membres de nos multiples communautés religieuses se pressaient dans ces nefs et s'inclinaient sous votre bénédiction. Aujourd'hui, acquiesçant à nos légitimes désirs, vous voulez bien venir à nous, revêtu de cette pourpre romaine, en laquelle nous aimons à voir la récompense de l'inaltérable attachement de notre pays au Saint-Siège, en même temps que la reconnaissance des vertus, de la science et de l'infatigable zèle du pontife auquel elle a été décernée. Soyez-en mille fois remercié et béni, Eminentissime Seigneur.

Il nous semble que le Vatican s'est rapproché de nous. Par vous, nos relations avec le pape deviennent plus intimes, et il nous paraît plus facile de lui adresser nos requêtes. Mais quelque élevé en dignité que vous soyez, Eminence, prince de

l'Eglise et placé à la tête de la hiérarchie canadienne, vous restez toujours le pasteur plein de bonté que nous avons connu. Souvent, la majesté éloigne. La vôtre attire, parce qu'elle est unie à une inaltérable douceur. La devise que vous preniez au jour de votre consécration épiscopale continue de révéler l'âme du cardinal et d'exprimer fidèlement le caractère de son gouvernement: *In spiritu lenitatis*. Les milliers de personnes qui, ce soir, à l'hôtel-de-ville, auront l'honneur d'approcher Votre Eminence, le verront bien.

Aussi, ne soyez pas surpris, Eminentissime Seigneur, si, à Montréal comme à Québec, tout le monde vous vénère et se presse sur vos pas. Il n'est pas une seule de nos communautés religieuses, pas une seule de nos nombreuses institutions d'enseignement ou de charité, qui ne voudrait posséder Votre Eminence au moins quelques instants. Votre séjour, malheureusement trop court, parmi nous ne permettra pas d'exaucer le désir de toutes. Elles le comprendront. Daignez, au moins, leur envoyer d'ici la paternelle bénédiction de votre coeur. En retour, soyez-en sûr, leurs prières ferventes, comme celles de tout notre peuple d'ailleurs, accompagneront Votre Eminence dans ses apostoliques travaux.

\* \* \*

#### REPONSE DE SON EMINENCE LE CARDINAL BEGIN,

Au discours de Mgr Bruchési, à la messe du 8 novembre 1914,  
dans la cathédrale de Montréal.

Monseigneur,

Je ne puis que vous offrir l'expression de ma sincère gratitude pour les paroles si affectueuses, si sympathiques, que vous venez de m'adresser. Cette allocution m'a enlevé en quelque sorte le droit de la louer, parce qu'elle a été trop élogieuse pour moi.

Aussi ne ferai-je que vous répéter ce que j'ai déjà dit ailleurs avec une conviction profonde et sans fausse humilité. L'honneur que m'a conféré Sa Sainteté Pie X a été pour moi une immense surprise; j'avais toute espèce d'excellentes raisons de ne m'y pas attendre. Je n'avais jamais aspiré à monter si haut dans la sainte hiérarchie de l'Eglise; j'aspirais plutôt à descendre du piédestal où l'obéissance seule avait pu me placer. Comme la petite abeille ne cherche pas à s'élever au-dessus des grands arbres, mais se contente de butiner les fleurs de la prairie pour y puiser son miel embaumé, je me bornais à déposer dans ma ruche une bonne provision de science sacrée et le miel des vertus qui doivent orner l'âme d'un bon pasteur. Ce ne sont pas mes maigres labeurs à Québec, au séminaire, à l'université, à Chicoutimi, qui ont attiré les regards si bienveillants de notre regretté Pontife Pie X, de sainte mémoire, sur ma propre personne.

Le Vicaire de Jésus-Christ a eu d'autres vues bien plus larges et plus élevées. Il a voulu encore une fois attester solennellement que notre Canada avait bien mérité de l'Eglise. Cet acte de suprême bienveillance était comme la consécration de nos trois siècles de constance dans la foi, d'attachement inviolable au Saint-Siège et d'incessant et fructueux apostolat dans notre Nouvelle-France. A ce point de vue religieux et patriotique, on comprend que la reconnaissance de nos excellents Canadiens envers le Saint-Père ait débordé de tous les coeurs et qu'ils aient éprouvé une vive allégresse mêlée d'une légitime fierté, en voyant notre jeune pays rentrer dans le concert des grandes nations catholiques. De là l'intensité de la gratitude de nos compatriotes envers le chef de l'Eglise qui se penche charitablement, amoureusement, vers ses enfants du lointain Canada pour leur conférer cette gloire.

Mais si notre Canada catholique jouit d'une si belle et si en-

viabl  
moi,  
ques  
devor  
nous  
dévor  
ter ju  
de ve  
prit  
l'ator  
auxili  
tous  
tribu  
regar  
respe  
je lui  
daigr  
loppe  
mies,  
se fo  
l'état  
tée d  
arder  
des n  
femm  
taines  
ment  
succè  
oublie  
a eu  
tier,  
intell

viable réputation jusqu'au centre de la catholicité, si vous et moi, Monseigneur, avons pu faire quelque bien, produire quelques fruits pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, ne le devons-nous pas, après le secours du Divin Maître, sans lequel nous ne pouvons rien de bon, aux membres de notre clergé si dévoué, si attentif à seconder nos desseins, si empressé de porter jusqu'à la plus modeste des âmes les messages de vérité et de vertu que nous leur destinons? Ne le devons-nous pas à l'esprit religieux foncièrement catholique, à la docilité des populations qui nous sont confiées? C'est à ces dévoués et laborieux auxiliaires, à ce bon peuple canadien que doivent revenir tous les éloges, à leur généreux concours que nous devons le tribut de notre reconnaissance? Le Saint-Père Pie X, qui était regardé, avec raison, comme un vrai saint, méritait bien notre respect et notre affection. Il aimait beaucoup le Canada dont je lui avais parlé bien souvent dans les audiences qu'il avait daigné m'accorder. Il savait que dans notre pays se développent de beaux diocèses; que les séminaires, collèges, académies, maisons religieuses, oeuvres de charité, oeuvres sociales, se fondent partout; que la religion catholique n'y est pas à l'état de stagnation, mais est plutôt aimée, pratiquée, respectée dans toutes les sphères; que la foi y est vive, la charité ardente; que le zèle de notre clergé séculier et régulier fait des merveilles; que de nombreux missionnaires, hommes et femmes, sont déjà répandus dans les contrées les plus lointaines de l'Orient, où ils sèment la bonne parole et pratiquent les sublimes leçons de l'Évangile. Il était enchanté du succès qu'avait eu votre congrès eucharistique. Aussi comment oublier, Monseigneur, cet admirable congrès eucharistique qui a eu un délicieux retentissement à Rome et dans le monde entier, congrès que vous avez organisé avec un zèle si actif et si intelligent, qui a fait rayonner d'un si bel éclat l'amour de

Jésus-Hostie et qui a provoqué chez notre peuple un si noble élan de piété? Ces inoubliables démonstrations de foi resteront comme l'un des plus glorieux faits dans les annales de notre histoire religieuse. L'honneur en restera attaché à votre nom, Monseigneur, et au nom de la pieuse cité que M. de Maisonneuve a voulu consacrer à Marie, et dont les origines furent illuminées par le soleil eucharistique.

Je vous remercie, Monseigneur, de l'accueil si fraternel que vous faites à votre ancien collègue du séminaire de Québec et de l'université, à votre frère dans l'épiscopat; vous y mettez un coeur dont la sincère et pieuse affection me touche profondément. Sous les voûtes de cette belle cathédrale, à ce foyer béni de votre grande famille religieuse et diocésaine, souffrez que j'exprime, en terminant, toute mon admiration pour les belles oeuvres qui s'accomplissent ici, sous votre direction, pour le bien des âmes et l'honneur de la Sainte Eglise, et que je demande à Dieu de répandre de plus en plus sur votre chère Eglise de Montréal et sur son digne chef les dons de sa munificence et les flots de son amour.

\* \* \*

#### DISCOURS-ADRESSE

DE SON HONNEUR LE MAIRE MEDERIC MARTIN,  
A Son Eminence le cardinal Bégin, à l'Hôtel-de-Ville de Montréal,  
au soir du 8 décembre 1914

A Son Eminence, Mgr Louis-Nazaire Bégin, cardinal-prêtre de  
la Sainte Eglise Romaine, archevêque de Québec.

Eminence,

Lorsque votre prédécesseur, le cardinal Taschereau, d'il-



lustre mémoire, vous associait à ses travaux, prévoyait-il qu'il aurait en vous un héritier de sa pourpre comme de son trône? Quoi qu'il en soit, le manteau d'Elie est descendu sur les épaules de l'Elisée qu'il s'était lui-même choisi.

La distinction qui échoit à Votre Eminence honore à la fois et le sénat de l'Eglise, où elle vous fait entrer, et le pasteur qui en a été l'objet; elle honore le Canada tout entier.

Dans cette assemblée auguste vous représenterez, Eminence, la phalange glorieuse de nos évêques, de nos éducateurs, de nos missionnaires et de nos prêtres. Prêtre avant tout, vous y incarnerez l'esprit de tous ces hommes qui, depuis trois siècles, se vouent à la sauvegarde des intérêts de Dieu et des âmes sur notre continent. Préposé, en votre qualité d'archevêque, à la gouverne d'un vaste diocèse, vous y ferez revivre la longue lignée de ces prélats qui ont perpétué parmi nous le ministère des premiers apôtres. Longtemps professeur au séminaire de Québec, puis directeur d'une école normale, aujourd'hui chancelier de l'université, vous y rappellerez ces maîtres qui ont développé, dans l'élite de notre population, les qualités intellectuelles et les vertus morales. C'est, Eminence, toute l'histoire religieuse de notre pays que vous personnifierez aux yeux de vos éminentissimes collègues.

Montréal a tenu dans cette histoire sa large place. Depuis 1642, elle a vu se succéder toute une série de personnages remarquables par leur majesté épiscopale, leur dévouement à l'éducation et leur zèle apostolique. Si le Sacré-Collège accueille en Votre Eminence le successeur des Laval, des Saint-Valier, des Briand et des Plessis, vous lui rappellerez aussi les Lartigue, les Bourget et les Fabre. L'esprit d'apostolat, que vous avez manifesté dans vos visites pastorales, y évoquera la mémoire des pénibles travaux accomplis par les Jésuites et les Récollets; il y évoquera aussi les nobles labeurs de nos prêtres

de Saint-Sulpice. Vous y attirerez l'attention sur l'Université Laval de Québec, dont vous êtes l'autorité première; vous l'attirerez aussi sur l'Université Laval de Montréal, issue d'une même pensée, animée du même esprit, dirigée vers le même but. Presque dès les origines de la colonie, la vie religieuse de notre île s'est écoulée ainsi de concert avec celle de Québec.

Pour toutes ces raisons, Eminence, à cause de tous ces liens étroits, qui unissent à la cité de Champlain la ville de Maisonneuve, Montréal se devait d'être la première, après Québec, à se réjouir de l'éclat de votre pourpre. Elle est heureuse de profiter de cette fête, qui groupe dans ses murs les plus distingués des citoyens de la région, pour vous exprimer sa joie profonde et son légitime orgueil. Nulle occasion meilleure ne pouvait s'offrir à elle. Aussi, le bureau des commissaires, le conseil de ville, le personnel des facultés universitaires, toute la population montréalaise en un mot, ne forment qu'une voix pour exprimer à Votre Eminence, avec les hommages qui lui sont dûs, les sentiments qu'ils éprouvent pour Elle.

Montréal souhaite, Eminence, que, comme vous êtes appelé à partager l'administration de l'Eglise universelle, vos forces permettent longtemps à Votre Eminence d'assurer dans le monde à cette Eglise la place qui lui revient de droit. Elle espère aussi que, devenu plus que jamais le chef de l'Eglise canadienne, vous ne trouverez pas trop lourde la tâche d'y maintenir cette foi profonde, cet attachement au siège de Pierre, ce respect des lois divines qui l'ont distinguée jusqu'à ce jour. Elle est enfin convaincue qu'épris d'amour, comme vous l'êtes, pour la patrie à laquelle vous appartenez, vous mettrez plus que jamais votre influence au service des intérêts supérieurs qui lui sont chers et des nobles ambitions dont elle se nourrit.

Eminence, votre manteau de pourpre symbolise la chaleur de la foi et l'ardeur de la charité: puisse votre élévation pro-

curer à ces vertus un nouvel accroissement dans tout notre pays, et en particulier, dans la région de Montréal, à laquelle Votre Eminence fait aujourd'hui le plus insigne honneur qu'elle pût envier !

LES CITOYENS DE MONTRÉAL,

8 décembre 1914.

par le maire.

\* \* \*

REPONSE DE SON EMINENCE LE CARDINAL BEGIN,

A l'adresse de M. le Maire, à l'Hôtel-de-Ville de Montréal,  
au soir du 8 décembre 1914.

Monsieur le Maire,

Messieurs les Commissaires,

Messieurs les Echevins,

Mesdames, Messieurs,

L'adresse que vous venez de me présenter, qui est toute pleine de vos meilleurs sentiments, est un témoignage de respectueuse sympathie que je ne puis refuser. Vos paroles ont jailli de votre coeur, et c'est pourquoi j'en suis profondément touché.

Certes, je ne mérite pas tous les compliments que vous me faites, et je me connais trop moi-même pour n'avoir pas conscience de mon indignité. Ce n'est pas mon humble personne que Sa Sainteté Pie X a voulu honorer en m'élevant au cardinalat. C'est sur l'Eglise du Canada qu'il a voulu jeter la pourpre romaine, c'est elle qu'il a voulu décorer de cette royale parure, c'est elle qu'il a voulu élever au rang des Eglises associées pour le gouvernement du monde catholique. Et moi, je ne suis que le modeste instrument dont la Providence s'est servi pour ce bienveillant dessein.

Votre attachement à l'Eglise, votre respect pour tout ce qu'elle représente dans ce pays, vous ont inspiré l'accueil si chaleureux que vous me faites, la démonstration trop magnifique dont je suis l'objet.

Montréal occupe dans notre histoire religieuse une place si large! Elle y a joué un rôle si utile et si glorieux! La ville de Maisonneuve, dès son berceau, rivalisait d'apostolat et de piété avec la cité de Champlain. Toutes deux sont les villes saintes de la patrie. Et je ne sais rien de plus touchant que le zèle de votre fondateur pour établir dans la discipline de la vertu votre glorieuse Ville-Marie. Vos origines sont toutes parfumées des prières et des sacrifices de ces âmes vaillantes, soeurs de l'âme de Maisonneuve — âmes des Mance, des Dollard, des Bourgeois, des fils de M. Olier — qui composèrent la phalange bénie des pionniers de votre histoire. Et quand on parle de Montréal, on ne peut se défendre de songer à tout ce passé d'héroïsme et de foi dont vous êtes les gardiens jaloux.

Vos traditions religieuses, elles se sont incarnées dans les évêques distingués dont vous rappeliez tout à l'heure le souvenir, et qui ont tour à tour occupé le siège de Montréal; elles ont un vigilant et ferme défenseur dans votre archevêque d'aujourd'hui, mon très cher et vénérable collègue. Vos traditions religieuses, elles revivent dans ces multiples institutions de charité dont s'honore Montréal et où se perpétuent les plus sublimes et les plus obscurs dévouements. Vos traditions religieuses, elles sont gardées par l'université et les grandes écoles dont vous êtes fiers et où l'on se préoccupe de former à la fois l'esprit et le coeur de vos jeunes gens et de vos jeunes filles. Vos traditions religieuses, elles s'étendent et se ramifient dans tous ces quartiers nouveaux, dans toutes ces paroisses nouvelles qui élargissent sans cesse le cercle de votre cité, et où vous faites effort pour assurer l'unité de votre vie. Vos

traditions religieuses, je les retrouve dans le conseil municipal, où vous êtes si heureux de pouvoir donner souvent votre concours et votre appui à l'autorité épiscopale, afin que soient toujours préservées parmi vous les moeurs des cités chrétiennes.

De tout cela, chers Messieurs, permettez-moi de vous féliciter. Je suis vraiment heureux de pouvoir vous dire, ce soir, cette parole de satisfaction.

Mais les efforts, les luttes, les sacrifices d'aujourd'hui ne doivent pas lasser nos courages. Si nous voulons garder notre patrie belle et grande, et digne de tous les respects notre histoire, que chacune de nos villes se préoccupe d'être un centre de bienfaisante influence, que toutes nos villes soient des foyers où se rencontrent, se concilient, s'harmonisent tous les progrès et toutes les vertus. Vous le voulez, j'en suis sûr, citoyens de Montréal. Votre ville, la plus grande, la plus active, la plus prospère de notre pays, se doit à elle-même de rester fidèle à ce qu'il y eut de meilleur dans son passé. Elle le désire, elle y travaille, elle en renouvelle ce soir la consolante promesse. Et j'apporte, et je garde en mon coeur, comme un précieux souvenir, ces paroles de pieuse fidélité.

Vous voulez bien espérer qu'avec vous je travaillerai, dans la mesure de mes forces, au triomphe de toutes les causes qui nous sont chères. C'est mon plus ardent désir, chers Messieurs. L'Eglise a toujours été soucieuse de tous les biens, spirituels et temporels, de ses enfants. Elle a toujours voulu la prospérité de nos patries terrestres. Elle fait siennes toutes les causes qui peuvent leur procurer bonheur et gloire. L'Eglise du Canada a prouvé qu'elle ne manque pas à ces graves obligations. Elle rend pour tous, dans notre cher pays, la paix dans la justice, le bonheur dans la vertu. Nous mettrons ensemble nos bonnes volontés pour que soient assurés parmi nous ces inappréciables bienfaits.

Je vous remercie d'avoir exprimé vous-mêmes cette confiance dans votre clergé, cet espoir dans l'avenir de notre peuple et de notre cher Canada. L'union des évêques et des fidèles, la solidarité étroite de tous les groupes dont se compose notre population canadienne, l'émulation dans la charité, voilà les conditions nécessaires de toutes nos prospérités sociales. Ces conditions vous les voulez partout établies. Vous souhaitez que je m'emploie avec vous à les faire partout respecter. Je suis heureux de vous affirmer, en terminant, que je m'associe de toute mon âme d'évêque et de citoyen à ces vœux de votre foi religieuse et apostolique.

\* \* \*

SERMON DE M. LE CURE LABELLE,

De l'Eglise Notre-Dame,

A la fête patronale de l'Université Laval, le 8 décembre 1914,  
en présence de Son Eminence le cardinal Bégin.

*Tota pulchra es, amica mea, et  
macula non est in te. (Cant., 4, 7.)*

Vous êtes toute belle, mon amie,  
et il n'y a pas de tache en vous.

Eminentissime Seigneur,

Messeigneurs,

Mes frères,

C'est le cri d'admiration que la Sainte Eglise prête à Dieu quand il unit l'âme de Marie au corps qu'elle devait animer. Cette âme à part et singulièrement unique dans sa destinée; cette âme exempte de tout germe impur de concupiscence et du péché qui en est la source; cette âme ornée de la grâce

sanctifiante et embellie de tous les dons intérieurs de la justice et de la sainteté originelle; cette âme de Vierge à qui Dieu le Père devait donner son Fils et que Dieu le Fils devait élire pour en faire substantiellement sa mère par l'opération mystérieuse de Dieu le Saint-Esprit; cette âme était si belle, au moment même de sa création, que les trois personnes divines s'écrièrent avec l'accent d'une connaissance pleine d'amour: *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.*

L'Eglise n'a point de plus belle parole pour louer ce jour, et l'Université Laval de Montréal, solennellement réunie dans une commune allégresse autour de Son Eminentissime Chancelier Apostolique, veut aussi la redire en cette lumineuse fête de l'Immaculée-Conception. Que tous nos coeurs se confondent donc en un même sentiment d'admiration profonde et de filiale tendresse, que toutes nos bouches répètent l'acclamation divine: *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.*

Cependant, mes frères, je n'ai point l'intention d'inventorier les richesses de grâces et de vertus qu'accumule dans l'âme de Marie le glorieux privilège que nous célébrons. Mon dessein est plus humble. Je veux simplement considérer nos devoirs d'universitaires catholiques envers la Vierge Immaculée.

De tout temps, vous le savez, les universités catholiques se sont fait un honneur et un devoir d'unir le culte de la science au culte de Marie. Dès l'année 1346, celle de Paris, désormais fixée sur le privilège exceptionnel de la Vierge par l'argumentation du célèbre franciscain, Jean Denis Scot, défendit à ses membres d'attaquer l'Immaculée-Conception. Quarante ans après, elle décrétait que personne ne recevrait chez elle le titre de docteur s'il ne s'engageait par serment à soutenir la pieuse croyance. Les autres universités, particulièrement cel-

les de Cologne, de Mayence et de Valence en Espagne, imitèrent cet exemple et firent des décrets semblables.

Vous vous honorez donc vous-mêmes, mes frères, lorsque, fidèles aux pures traditions de l'école, vous consacrez à la Vierge Immaculée vos oeuvres, vos intelligences et vos coeurs. Au surplus n'est-elle pas la patronne de votre université ? — J'ignore d'où vous vient l'honneur d'avoir, pour fête patronale, la fête même de l'Immaculée-Conception. Du Saint-Siège, sans doute, de qui dépend l'érection canonique de nos universités. Mais, à coup sûr, le choix de l'Immaculée comme patronne universitaire est d'une inspiration à la fois très profonde et très juste. N'est-elle pas en effet, le docteur des docteurs, l'illuminatrice, la grande éducatrice des enfants de Dieu ?... N'est-elle pas " cette femme dont la vie généreuse a versé la lumière sur le monde ", dit saint Bonaventure ?... N'est-elle pas la mère du savoir—*ego mater agnitivis*, et n'est-ce pas à elle que le Divin Maître, remontant vers son Père, a légué son école et sa chaire ? *Scholas et cathedram suam reliquit Mariae*, dit saint Thomas de Villeneuve ?... N'est-ce pas, enfin la reine des sciences ?

J'ai honte d'insister, mais il y a des vérités rayonnantes qu'on ne se lasse jamais de contempler. Demandez donc à nos principales facultés ce qu'elles pensent de Marie ! La théologie salue en elle la fille, l'épouse et la mère de Dieu. La philosophie contemple en elle, dit l'abbé Perreyne, " cette ordonnance admirable de toutes les facultés humaines qui font de son âme le chef-d'oeuvre de l'intelligence et de la raison ". Le droit l'honore comme la suprême interprète de la loi éternelle et le parfait modèle de la soumission respectueuse à toutes les lois divines et humaines. L'histoire fait, à la date de son apparition sur la terre, le partage des siècles et pour ainsi dire le classement de l'humanité. L'art, enfin, sous tou-



tes ses formes et dans la poursuite de tous ses rêves, n'a point de plus bel idéal que la beauté pure, chaste, spirituelle, angélique et vraiment divine de la Vierge Immaculée. Véritablement, toute science dresse une couronne à Marie.

Oh! je sais bien que, de nos jours, une science impie lui refuse cet hommage. Mais cette science n'est pas la science. Mgr d'Hulst, de savante et regrettée mémoire, l'a magistralement démontré, dans la réponse qu'il fit au manifeste retentissant de Ferdinand Brunetière en 1895: " Il n'y a pas de banqueroute de la science, disait-il, il y a indigence philosophique. "

En effet, a dit un autre éminent recteur d'Institut catholique, Mgr Baunard: " C'est la philosophie parasite qui s'attache à la science comme une plante grimpante à un grand arbre dont elle revendique indûment siens les fruits merveilleux. " Elle a un nom cette philosophie pernicieuse, c'est le naturalisme. Elle a un mot d'ordre et un programme coulés dans une formule blasphématoire et diaboliquement concise: " Ni Dieu, ni maître! " Et sa haine du surnaturel est si grande qu'elle a torturé les sciences de la nature: physique, chimie, géologie, paléontologie, astronomie, physiologie, biologie, anthropologie, pour essayer de prouver que " le monde est aujourd'hui sans mystère "; elle les a violemment détournées de leurs principes, de leur droiture et de leur méthode pour " étendre, disait-elle, son déterminisme fatal jusqu'au monde moral, et renverser sans retour la notion du miracle et du surnaturel ". Par ces sacrilèges audaces le naturalisme mettait en cause l'honneur même de la Vierge Immaculée.

Qu'a fait l'Immaculée, mes frères? C'est sa mission, vous le savez, d'écraser toutes les hérésies dans le monde: *Cunctas hereses sola..... in universo mundo.* L'Immaculée a terrassé l'hydre du naturalisme et, du coup, ramené la science qui veut être sincère à son service et au service de la foi. Voici

comment. Elle a d'abord fait décréter, par la seule autorité doctrinale infaillible qui soit ici-bas, le dogme de son Immaculée Conception. Deux cents millions d'hommes tressaillirent alors d'allégresse et d'espérance, parce que cet article de foi, sorti de la tradition catholique comme une fleur sort de sa tige, frappait de mort tous les systèmes erronés qui, depuis un siècle, tendaient à détruire les trois vérités capitales de notre croyance religieuse : le péché originel, l'Incarnation et la Rédemption. Marie est seule Immaculée ; donc tous les autres sont tombés en Adam. Seule elle est immaculée, parce qu'elle est choisie entre toutes pour être la Mère de Dieu ; donc Dieu s'est incarné. Elle est immaculée par l'application anticipée des mérites de son Fils ; donc la Rédemption s'est faite sur la croix. La démonstration était éclatante et victorieuse.

Cependant le naturalisme, qui ne veut rien savoir du monde suprasensible, protestait encore au nom de la science et disait : " Vous nous parlez d'un ordre surnaturel et divin de la grâce, montrez-le donc : nous ne l'avons pas rencontré dans le champ de nos expériences. " La Vierge, alors, vint en personne, trois années plus tard, justifier la bulle de 1854 et forcer le naturalisme jusque dans ses derniers retranchements. Elle apparut, en effet, dans le cadre grandiose des solitudes pyrénéennes, et à la petite voyante qui la contemplait ravie dans le rocher de Masabielle, elle dit : " Je suis l'Immaculée-Conception ! " Et pour corroborer le fait incontestable de sa virginale apparition, elle établit à Lourdes le miracle " à l'état de permanence ". Disons plutôt le surnaturel, pour ne pas devancer le jugement de l'Eglise ; mais un surnaturel, mes frères, " qui afflue, qui déborde, qui suinte du sable et du rocher, qui jaillit de la source qui s'abat et se précipite sur des foules que personne ne peut dénombrer " — ; un surnaturel si imposant que le dieu orgueilleux, qui dictait des arrêts à

la science, chancelle et tombe, flétri, de son piédestal usurpé.— Des Juifs comme Beruheim, chef illustre de la célèbre école de Nancy, des protestants comme Henri Head, des incrédules comme Zola lui-même, ont été témoins, à Lourdes, de guérisons nombreuses, authentiques, qu'ils n'ont jamais été capables d'expliquer par les forces de la nature. Leur *credo*, sans doute, n'alla pas plus loin (la foi, d'ailleurs, est un don gratuit de Dieu) ; mais qui dira le nombre des adversaires résolus de Massabielle qui, vaincus par la douce influence de la grâce, ont confessé la "réalité de Lourdes", et en ont accepté totalement les leçons ! Il y a six ans, mes frères, à la veille du cinquantenaire de la miséricordieuse apparition, un tableau fut offert au bureau médical de Lourdes, qui portait cette courte mais éloquentة inscription : "Hommage du corps médical à Notre-Dame de Lourdes. Trois mille adhésions de médecins recueillies par le Dr Vincent." C'était la signature vengeresse de la science ! Elie y demeure comme l'aboutissement fatal des attaques des négations du naturalisme.

L'Immaculée Vierge est donc à la fois le radieux compendium et le victorieux palladium de la foi catholique. Soyez fiers de l'avoir pour patronne de votre université. Rendez-lui tous les jours un culte d'honneur, de confiance et d'amour. C'est le premier hommage qu'elle attend de vous.

Le second forme ce que j'appellerai le culte d'imitation. — Elle est illuminatrice des âmes, la Vierge Immaculée, mes frères, nous venons de le voir. Elle est, dit un Père de l'Eglise, cette lampe inextinguible, dont l'huile ne tarit pas, dont la flamme ne s'éteint point : *Salve Maria, lampas inextinguibilis!* Pareillement, mes frères, et je le dis avec la plénitude de respect que nous devons à Marie lorsque nous osons lui comparer quelque chose, notre université doit être un foyer de lumière et de vie surnaturelle.

Et d'abord, un foyer de lumière. Nous ne pouvons pas la concevoir autrement, sans perdre de vue sa raison d'être et sa fin ultérieure!... Qu'est-ce, en effet, que l'université catholique, mes frères? — C'est un foyer autour duquel se groupe une élite désireuse de recevoir ou de communiquer la science universelle: *studium universum* — c'est la première signification du nom d'université.

Car l'Eglise honore et chérit la science. C'est elle, *et elle seule*, qui fondait au moyen-âge, ces ateliers du grand savoir dont " les portes étaient ouvertes à deux battants comme la salle du festin de l'Evangile ", écrivait Ozanam. Et, de nos jours, quand ses ressources le lui permettent et que sa liberté n'est pas entravée par quelque gouvernement hostile, elle en fonde un peu partout, parce qu'elle reconnaît partout dans la science " une irradiation de la source première et éternelle de toute vérité ", dit saint Augustin. Toutes les sciences s'y donnent rendez-vous : sciences physiques, naturelles et médicales; sciences de la philologie, de la critique et de l'histoire; sciences métaphysiques et positives; sciences économiques et sociales—aucune n'en est exclue, dès lors qu'elle appartient au vrai savoir et vient de Dieu.

L'Eglise est donc bien la soeur aînée de la science, sa protectrice fidèle et sa gardienne la plus sûre. Mais elle sait aussi, l'Eglise, que plus le savoir en lui-même est précieux, fécond, magnifique, plus aussi ses déviations deviennent périlleuses et néfastes. *Corruptio optimi pessima!* Il n'y a rien de pire que de l'excellent corrompu. Elle sait, l'Eglise, pour en avoir souffert hier beaucoup, et pour en souffrir encore davantage aujourd'hui, que, sous la poussée d'orgueil contemporaine de ses triomphes, la science empiète facilement sur le domaine d'autrui, qu'elle appelle à sa barre des doctrines qui par leur objet même échappent à ses prises, et que le résultat le plus

clair de cet antagonisme c'est le divorce violent de la science et de la foi. Oui, l'Eglise sait cela, mes frères, et c'est pourquoi toutes ses universités sont, avant tout, des foyers scientifiques chrétiens.

Mais la science n'y est-elle pas moins à l'aise qu'ailleurs ? Et, comme le prétendent nos adversaires, n'est-ce pas lui voler sa liberté que de la rendre chrétienne ? " Misérable calomnie, qu'on a honte de réfuter encore et qui pourtant se répète toujours," s'écrie Mgr d'Hultz. " Si par liberté, vous entendez, pour la science, le droit de se mouvoir dans son domaine, de choisir ses procédés, de varier ses hypothèses, de les vérifier par l'expérience, d'enregistrer, de classer et de juger ses résultats, mes frères, la science chrétienne est libre, et je défie qu'on trouve, dans l'orthodoxie la plus rigoureuse, une entrave qui retarde sa marche. Mais la science s'appuie sur des principes et se heurte à des limites. La religion veut que les principes soient saufs et que les limites soient observées. Ainsi les sciences naturelles analysent les éléments de l'ordre merveilleux qui règne dans la création : nier l'ordonnateur, c'est attaquer le principe même de ces sciences. Est-ce là de la liberté ?... Ainsi encore, l'observation physiologique ne rencontre nulle part l'esprit au bout du scalpel : refuser à une autre science le droit d'affirmer ce que celle-ci ne peut découvrir, c'est nier la limite. Est-ce là, de la liberté ?... Mes frères, c'est de la démence. Et la science chrétienne demeure la plus libre, parce que, maintenue sur ses vraies bases et contenue dans ses vraies frontières, elle est plus préservée des entreprises téméraires, plus affranchie du caprice, plus assurée de ne relever jamais que de la vérité. " (Mél., I, 399.) On ne peut mieux répondre, d'une part, aux détracteurs de la science chrétienne qui, fort heureusement, sont assez rares chez nous, et de l'autre, aux catholiques irréflechis, coupables même — ceux-ci

sont malheureusement trop nombreux — qui préfèrent pour eux-mêmes ou pour leurs enfants la science purement humaine et sans frein des universités libres ou séparées.

L'université catholique est donc un grand foyer de lumière allumé par l'Eglise pour éclairer ses enfants dans la conquête de la science. Ce n'est pourtant pas assez dire, mes frères. L'université catholique est, de plus, un foyer de vie surnaturelle d'où rayonne la vérité rédemptrice. En effet, on n'y a pas uniquement le souci de remplir des programmes et de conférer des grades universitaires; on y assure pareillement le bienfait d'une éducation morale et religieuse. Dans le cadre de son enseignement, le maître ne jette pas la matière de son cours toute aride, toute brute ou toute inanimée; il y met aussi son âme — et comme son âme est chrétienne, sa parole et sa science sont chrétiennes aussi. Qu'il s'agisse de lettres, d'histoire, de droit, de sciences morales, physiques ou naturelles, de sciences biologiques ou médicales, le maître remonte à la question des lois, des principes et des causes primordiales; il découvre à ses disciples cet "infini dont le double caractère est de s'imposer et d'être incompréhensible", disait Pasteur; il montre enfin Dieu caché sous l'écorce de toute science, selon la définition du docteur séraphique: *Patet quod in omni re quae cognoscitur, interius latet ipse Deus*; c'est-à-dire, mes frères, qu'il ne se borne pas à faire de ses élèves des savants, mais qu'il en fait aussi des chrétiens. Or, voyez-vous, Messieurs, l'effet immédiat de cet enseignement vraiment supérieur — et que seules possèdent nos universités catholiques?... C'est l'union féconde et nécessaire de la science et de la foi. C'est la compénétration des âmes par une pensée dominante qui est la pensée chrétienne. C'est l'entraînement mutuel à faire marcher ses études dans les voies de l'Évangile, comme on fait marcher sa vie dans les sentiers de la justice, dans l'exercice des bonnes oeuvres et dans le lumineux exemple de

tout bien. C'est enfin l'acquisition plus complète de cette science qui est la base même et le but final de la vie et dont l'Esprit-Saint nous dit qu'elle est avant les lettres et les sciences parce qu'elle leur survivra : *Sive linguae cessabunt, sive scientia destructur* — j'ai nommé la religion !

Certes, tout cela mérite bien à nos foyers de haute culture scientifique chrétienne l'estime, la préférence et l'appui financier de tous les croyants. Cependant, mes frères, ces foyers ont un autre rayonnement de vie surnaturelle plus fécond encore, quoique plus éloigné. C'est celui que Mgr d'Hultz, que j'aime à vous citer, parce qu'il a été, dans ces derniers temps, le champion de la science chrétienne, formulait en ces termes : " Nous voulons jeter dans le monde qui pense un ferment chrétien. Le ferment chrétien a deux noms, : il s'appelle grâce et vérité : *Gratia et veritas per Jesum Christum* ! La vérité est le ferment de l'intelligence ; la grâce est le ferment de la volonté et du coeur. A toutes les heures de l'histoire, l'un et l'autre levain ont été incorporés à la masse humaine, et c'est pour cela que le monde n'a pas péri, victime de sa propre ignorance et de sa propre corruption. "

Or, voilà bien, mes frères, la grande oeuvre, l'oeuvre éminemment sociale et bienfaisante de l'université catholique. Elle jette dans le monde qui pense — et je vous prie de le remarquer, l'on pense partout aujourd'hui, dans les centres ouvriers comme dans les grands milieux intellectuels — elle jette, dis-je, dans le monde qui pense le ferment de la grâce et de la vérité. Ce ferment, mes frères, le voici ! Ce sont ses propres enfants : *Bonum semen tui sunt filie regni*. Humbles, sans doute, comme le sont tous les ferments, ils développent pourtant une activité merveilleuse et cachent dans leur petitesse d'aujourd'hui leur grandeur de demain. Car, demain, mêlés à la masse du peuple, par devoir professionnel autant que par devoir civique ou social, ils combattront les influen-

ces morbides qui la travaillent, ils seront la force bienfaisante qui la transformera et la dilatera jusqu'à Dieu.

Eminence, je viens de décrire, aussi fidèlement que je l'ai pu, le rôle providentiel de l'Université Laval parmi nous. Je n'avais pas besoin de le lui proposer comme une conséquence nécessaire du patronage que l'Immaculée Vierge daigne lui accorder. Bénite et encouragée par Votre Eminence, qui remplit si dignement auprès d'elle les fonctions de chancelier apostolique, administrée par Nos Seigneurs les archevêques et évêques de la province de Québec, dirigée par des savants estimés qui sont aussi des chrétiens convaincus, l'Université Laval ne peut ni déchoir, ni faillir. Vous daignerez en offrir l'assurance à notre saint et très aimé Père Benoit XV, avec le respectueux hommage de notre filial et indéfectible amour. Eminence, les professeurs, les étudiants et les bienfaiteurs de l'Université Laval garderont de cette fête patronale une impérissable mémoire si, mettant le comble à leurs vœux, vous daignez les bénir. — Ainsi soit-il.

---

## LETTRE DE MGR L'ARCHEVEQUE

AU SUJET DES MOYENS A PRENDRE POUR SOULAGER  
LES MISERES A MONTREAL

---



GR l'archevêque a adressé à ses collaborateurs, au cours d'une récente lettre pastorale, les importantes et très pratiques réflexions qui vont suivre.

Mes chers collaborateurs,

L'horrible guerre, cause de tant de deuils et de tant de ruines, se poursuit en Europe, et personne n'en peut prédire la fin.



L'appel fait en faveur de ses victimes a été admirablement entendu de notre population. Les organisations de secours, pour venir en aide aux soldats blessés de la France et de la Belgique, ainsi qu'aux innombrables familles en détresse, se sont multipliées. Jamais, peut-être, la charité n'a été pratiquée parmi nous avec plus de désintéressement et d'ardeur. On dirait que Montréal est devenu un immense ouvroir de charité.

Ce beau mouvement, je l'espère, va se continuer. Et plus les misères à soulager seront grandes parmi nos frères de là-bas, plus nous saurons nous montrer sympathiques et généreux. Le labeur et les privations mêmes ne nous coûteront pas. C'est par là que nous nous montrerons vraiment chrétiens.

Mais nous avons en même temps à penser à nos pauvres qui, cet hiver, seront ici plus nombreux que jamais. Eux aussi, beaucoup du moins, sont des victimes de la guerre; eux aussi ont besoin de vêtements, de charbon et de pain. Ceux qui gagnaient honorablement leur vie, et qui, aujourd'hui, manquent de travail, vont passer par des épreuves bien rudes. Je vois avec bonheur que notre conseil de ville s'en préoccupe et cherche les moyens les plus efficaces et les plus pratiques de les secourir. Nos communautés religieuses donnent l'exemple. Dans leurs différents asiles, des centaines de repas substantiels sont servis, chaque jour, aux sans-travail et aux indigents. Mais il faut nous organiser tous ensemble. Avec l'union des bonnes volontés, l'inquiétant problème qui se pose devant nous devra, ce me semble, se résoudre assez facilement.

Je compte tout particulièrement sur nos Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. Je les ai recommandées et louées bien des fois. C'est maintenant surtout que vont se révéler leur utilité sociale et leur merveilleuse puissance. Quelle belle et tou-

chante mission elles vont remplir ! Il y en avait relativement peu, jusqu'à ces derniers temps, dans notre ville. On en compte aujourd'hui cinquante-quatre. Ce n'est pas encore assez. Les étudiants de l'Université Laval ont la leur. Je les en félicite. Outre qu'ils donnent un magnifique exemple, ils réalisent un des vœux les plus chers au cœur du pieux Frédéric Ozanam.

Dans les paroisses où il n'existe pas encore de Conférence, je veux qu'on en fonde une sans retard, et je fais un devoir à Messieurs les curés de s'adresser, à cette fin, au président général et à l'aumônier général de la Saint-Vincent-de-Paul. La fondation se fera très facilement.

Je supplie spécialement les hommes des professions libérales, trop rares jusqu'à présent dans ces Conférences, de se faire une obligation sainte et un point d'honneur de s'y enrôler. Il n'y a pas sur la terre d'armée plus glorieuse que celle de la charité. La Saint-Vincent-de-Paul est cette armée dont le Christ est le chef et que l'Eglise bénit.

Notre Saint-Père le pape Benoit XV écrivait naguère à son président général M. le vicomte d'Hendecourt : " Nous n'avons jamais cessé de prendre le plus vif intérêt à cette institution éminemment catholique et sociale, et c'est avec une satisfaction profonde que Nous avons suivi et que Nous suivons le développement de ce grand arbre, qui a étendu ses branches et porté des fruits précieux de charité surnaturelle dans toutes les parties du monde... Daigne le Divin Maître, en soutenant vos forces, bénir les vœux que nous formons pour le progrès et l'accroissement de votre société, appelée, à l'heure actuelle surtout, à soulager tant de douleurs, à mettre un baume salubre sur tant de misères spirituelles et corporelles. "

J'arrive maintenant à la pratique. Il appartiendra à chaque Conférence de se rendre compte, par visites ou par enquêtes, des besoins divers des pauvres de sa paroisse et d'y apporter toute l'assistance possible.

Dans les mois qui vont suivre, les réunions devront, probablement, être plus fréquentes qu'en temps ordinaire. Les membres, je n'en doute pas, s'y rendront avec empressement. A quelle oeuvre plus noble et plus méritoire pourraient-ils consacrer leurs loisirs ?

Mais d'où viendront les ressources suffisantes pour subvenir à toutes les nécessités ? Des membres d'abord, qui se rappelleront que Notre-Seigneur regarde comme fait à lui-même ce que l'on fait aux malheureux; des personnes charitables qui voudront coopérer, selon leurs moyens, à une oeuvre si belle; puis des fonds qui pourraient être versés entre les mains du conseil central de la société et distribués par lui aux diverses Conférences.

Si cela ne suffit pas, je permets que pendant tout l'hiver, les collectes du dimanche aux offices de l'église, à l'exception de celles qui sont prescrites pour des fins spéciales, soient faites en faveur des pauvres de la paroisse et remises intégralement à la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul.

J'irai même plus loin. J'autorise toute contribution que les fabriques décideront de souscrire aux Conférences paroissiales.

Grâce à ces moyens, la bonne Providence aidant, nos pauvres seront, je l'espère, convenablement secourus.

Au devoir de l'aumône s'ajoute pour nous le devoir plus impérieux que jamais de la prière, et de la prière publique.

Ne l'oublions pas, c'est Dieu qui tient entre ses mains les destinées des peuples. Que nos supplications s'élèvent donc ardentes vers lui, afin d'obtenir de sa miséricorde la cessation des maux qui affligent le monde. Prions avec nos fidèles, chers collaborateurs, aux intentions du Souverain-Pontife. Il sait, lui, mieux que personne, ce qu'il faut demander au Tout-Puissant et comment nous devons le demander. Unissons-nous à lui, avec foi et confiance.

Je demande que, dans toutes nos écoles, les élèves récitent trois fois, à l'ouverture de chaque classe, la pieuse invocation : " Coeur sacré de Jésus, ayez pitié de nous ". Ces milliers de voix si pures ne pourront pas manquer d'être entendues. Y a-t-il, en effet, une prière plus puissante que la prière des enfants ?

Dans vos paroisses, je vous invite à convier vos fidèles auprès du tabernacle, pour des journées de supplications spéciales. A cette occasion, l'exposition solennelle du Saint-Sacrement sera permise, et vous ne manquerez pas de faire amende honorable à la justice divine.

Pour nous, chrétiens, c'est le temps du renoncement, de la croix, exercice auquel sont attachées de si nombreuses indulgences. Prêchez aussi la pénitence et la fréquentation des sacrements. Exhortez fortement vos fidèles à s'éloigner des théâtres, des maisons de vues animées et à s'abstenir des amusements mondains.

Pour nous, chrétiens, c'est le temps du renoncement de la mortification, de la piété, et non celui du plaisir. La sainteté de notre vie, soyons-en sûrs, sera le meilleur moyen d'obtenir la fin des épreuves présentes et d'éloigner de nous des malheurs encore plus grands peut-être.

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.